

Entre le légendaire Amérindien et le mythe de l'histoire

Guido Rousseau

Numéro 23, mai-juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

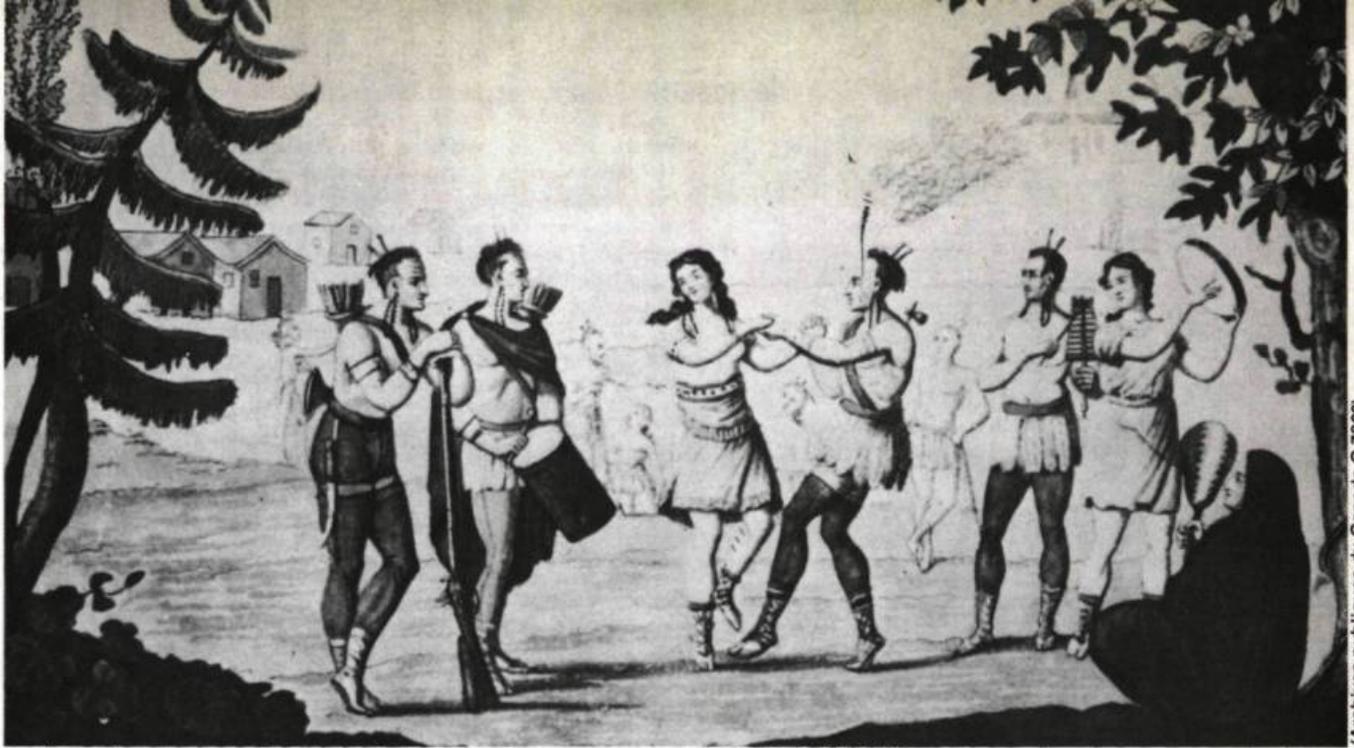
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, G. (1986). Entre le légendaire Amérindien et le mythe de l'histoire. *Nuit blanche*, (23), 26-28.



(Archives publiques du Canada C-7866)

Représentation romantique de la vie des Indiens du Canada, par un artiste du début du XVIII^e siècle.

*Par Guildo
Rousseau*

ENTRE LE LÉGENDAIRE AMÉRINDIEN ET LE MYTHE DE L'HISTOIRE

Par sa topographie qui en fait un pays à la fois fluvial et ouvert sur le Nord et par son histoire qui se confond presque avec celle du Québec, la Mauricie a été traditionnellement un lieu privilégié où exercer une littérature des origines. Guildo Rousseau¹ relate les différentes phases d'appropriation littéraire d'une région par ses découvreurs et ses écrivains. La Mauricie littéraire qu'il nous présente est redevable des légendes amérindiennes et de la conscience que les écrivains du début de notre siècle y ont eue d'habiter une terre d'ancrage dans l'Histoire profonde.

Mataberoutin! *Décharge-en-plein-vent!* Voilà comment la langue amérindienne désignait le cours d'eau dont la confluence avec le Saint-Laurent détermina l'établissement de Trois-Rivières. Jacques Cartier le découvre en octobre 1535 et l'appelle *rivière de Fouez* en souvenir de son pays d'origine. Un siècle plus tard, en 1634, le sieur de La Violette reçoit le mandat de construire un fortin, à moins d'une lieue de l'embouchure de ladite rivière, à l'endroit même où les Amérindiens installaient leur campement, ce qui confirmait l'importance stratégique du lieu comme centre de traite et d'apostolat missionnaire.

Une double allégeance

Mais comment la référence explicite à la fondation des Trois-Rivières ouvre-t-elle la voie à l'imaginaire et à l'activité créatrice? Qu'il suffise d'évoquer la symbolique très riche de la toposémie trifluvienne qui s'affirme dès les premières incursions des autochtones et sa résonance aux multiples variantes dans la mémoire collective. De fait, Trois-Rivières est un *ubi* central dans le mouvement d'une histoire alimentée par le cours de l'une et de l'autre de ses deux voies d'accès. Leur croisement donne en effet une nouvelle dimension à l'espace territorial: le Saint-Laurent, dans le prolongement de la traversée océanique, permet la pénétration dans l'inconnu du continent, tandis que le Saint-Maurice, porte d'entrée au territoire mauricien, invite à l'exploration dans l'arrière-pays, fief des tribus indiennes.

L'histoire culturelle de la Mauricie est donc marquée dans ses origines par une double allégeance. Comment reconnaître cette vaste étendue sans frontière, ces lieux secrets que le monde amérindien avait apprivoisés le premier, bien au-delà des remparts de l'établissement français, au confluent du fleuve et de la rivière? Comment conjuguer un passé et un présent qui laissent déjà présager l'avènement d'un pays nouveau?

On pourrait supposer qu'il s'agit tout au plus d'un simple circonstant spatial expliquant le choix des fondateurs de Trois-Rivières. Mais cette *marque d'origine*, très caractéristique, sollicite l'imagination et devient source inépuisable de représentations culturelles. On les retrouve dans les mémoires du gouverneur Pierre Boucher qui, le 8 octobre 1663, termine son *Histoire véri-*

table et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada. Elles abondent dans les notes de voyages de La Vérendrye, trifluvien de naissance, et dans celles de Pierre Radisson, arrivé aux Trois-Rivières en 1651; rédigée par lui-même en anglais, la relation de ses expéditions aventureuses aurait peut-être inspiré certains épisodes du *Robinson Crusé* de Daniel Defoe.

Le paysan, le forestier et l'Amérindien

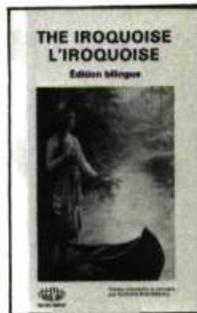
Pour évoquer les lieux encore sauvages, habités par les *génies des eaux ou des forêts* et l'histoire qui se fait, les narrateurs ont conçu et développé un discours qui traduit, dans son authenticité et dans son mystère, la vie profonde du pays mauricien. Entre le fleuve et la rivière, s'écrit au jour le jour l'histoire de la culture savante et populaire qui révèle et souligne les traits distinctifs de la région. Dans l'axe du fleuve s'impose le récit factuel, celui de la découverte, de la percée dans le continent et de la domestication du sol: mais en suivant le cours sinueux de la rivière, il faut compter avec le légendaire amérindien, référent premier du territoire. Les deux sources ont inspiré la majeure partie du corpus ethno-littéraire régional; mais surtout, elles ont alimenté l'imagination d'un bon nombre d'écrivains québécois, canadiens-anglais et même français et américains qui se sont attardés à décrire les particularités de la géographie mauricienne, qui ont dégagé certains traits de caractère distinctifs chez le paysan, le travailleur forestier ou l'Amérindien du Haut-Saint-Maurice.

Ainsi, en 1831, dans *The Unknown or Lays of the Forest*, le romancier canadien-anglais W. Fitz Hawley associe pour la première fois la geste fabuleuse de la fondation de Trois-Rivières au légendaire amérindien malgré l'interdit qui sanctionne toute tentative d'acculturation. Mais cette œuvre, gauchement imitée de Byron ou de Chateaubriand, n'aborde ni les schèmes culturels fondamentaux ni les éléments les plus durables de la mémoire collective qui fait revivre le passé: c'est pourquoi elle n'a rien ajouté à la tradition folklorique et littéraire en Mauricie.

La force, le dynamisme et la permanence de cette tradition, d'une génération à l'autre, tiennent plutôt à la vie profonde des groupes humains, à leur intérêt renouvelé pour l'exploration onirique des légendes issues d'un héritage culturel commun, celles du *Windigo*, de l'*Iroquoise*, du *Rocher de Grand'Mère*, du *Génie du Saint-Maurice* ou du *Diable des Forges*.

Renaissance et héroïsme

Au cours des années 1920-1930, à la faveur du mouvement régionaliste sans doute et d'une conscience plus vive des richesses de sa géographie et de son histoire, la Mauricie voit se développer une activité créatrice sans égale dans les autres régions du Québec. La *renaissance mauricienne* — selon l'expression utilisée à l'époque — témoigne d'une sorte de nostalgie du passé. Les œuvres qui s'inscrivent dans ce courant présentent une interprétation idéologique de l'histoire régionale et proposent un idéal de vie incarné dans la pratique quotidienne. Le modèle de société, ce n'est pas la Mauricie aux prises avec les effets



de la crise économique, ni la Mauricie industrialisée à la recherche de productivité rentable, mais la Mauricie originelle implantée dans l'histoire et dans la légende.

Aussi voit-on réapparaître, dans nombre d'œuvres littéraires, le *barbare Iroquois* qui massacre le dévoué missionnaire, les figures héroïques de La Violette, du brave Hertel, de l'intrépide Radisson, du défricheur audacieux qui s'attaque à la sauvagerie redoutable de la *futaie américaine* (L.-P. Desrosiers, *Les opiniâtres*). L'histoire est en quelque sorte neutralisée dans son étallement diachronique pour représenter plutôt ce que pourrait être une Mauricie qui redécouvre les richesses de son terroir et maîtrise les ressources inépuisables de ses forêts et de ses cours d'eau, qui raffermirait le courage et la force morale de ses fils et de ses filles afin qu'ils fassent de leur *petite patrie une terre d'élection*.

Ce discours d'un chef de file de la *renaissance*, Mgr Albert Tessier, indiquait la voie à suivre, et pendant près de vingt-cinq ans, l'activité littéraire, artistique et théâtrale de la Mauricie ravivra les souvenirs d'un

passé héroïque. D'autres créateurs plus dégagés de cœur et d'esprit, prirent la relève, tels Philippe Panneton et Philippe Laferrière, Adrienne Choquette et Marie Lefranc, Félix Leclerc et Clément Marchand; ils ont écrit de très belles pages sur la région sans pour autant céder à l'exaltation ou à la ferveur mythique. Ils nous apprennent que dans les périodes de crise ou de tension sociale, la mémoire collective resurgit avec plus de prestige que dans les périodes de prospérité et de stabilité. Ils invitent à miser sur des valeurs probantes, celles qui font la force d'un peuple et déterminent son vouloir-vivre. ■

1. Guido Rousseau a publié plusieurs ouvrages critiques sur l'histoire littéraire du Québec. Il s'est de plus chargé de l'édition bilingue annotée de *L'Iroquoise. Une légende nord-américaine* (Naaman, 1984; 8,00 \$) et a présenté de concert avec Gilles de LaFontaine les *Contes et récits de la Mauricie* (Cédoleq, 1982; 10,00 \$). Il prépare actuellement un essai sur le roman régionaliste, *La Mauricie et ses romanciers*.



CLÉMENT MARCHAND

Par Réjean
Beaudoin

L'œuvre de Clément Marchand, qui s'élabore dans les années 30, se caractérise par la brièveté et la discrétion en même temps que par son exceptionnelle densité. Le poète des Soirs rouges (recueil de 1947, le premier dans notre histoire littéraire à chanter la vie ouvrière) avait fait paraître en 1938 les admirables proses de Courriers des villages, livre longtemps convoité par les bibliophiles, les textes étant rehaussés par des bois gravés du peintre nicolétain Rodolphe Duguay. Clément Marchand ne se contentait pas de renouveler le terroir littéraire, ce pour quoi la critique lui avait réservé un accueil presque unanimement favorable, il donnait l'exemple d'une impeccable édition. Réjean Beaudoin¹ nous présente le jeune Trifluvien qui fréquentait les réunions estivales d'Alfred Desroschers mais qui, dès 1933, semble avoir opté pour la solitude en se consacrant à la direction de l'hebdomadaire et des éditions littéraires du Bien Public pour publier, entre autres, les premiers livres de Gérald Godin, Suzanne Paradis et Yves Préfontaine.

Ce qui retient surtout l'attention parmi les commentaires qu'ont suscités, à leur parution, les *Courriers des villages*², c'est l'originalité que l'on s'accorde à leur reconnaître. «C'est un style neuf au pays des vieilleries littéraires», écrit Maurice Laporte dans *Le jour* de Jean-Charles Harvey, le 12 février 1938. Émile Bégin remarque dans *L'enseignement secondaire* de mai 1941:

Courriers des villages nous réconcilie avec le terroir et nous repose des ouvrages mal fichus dont on nous assomme d'une semaine à l'autre. Il fait tomber quelques illusions sur la sainteté de la race, mais il nous donne la

satisfaction rare de goûter un beau chef-d'œuvre canadien, écrit autrement qu'en iroquois.

L'évidence d'une disparition

Jean Ethier-Blais se rappelait récemment que François Hertel ne tarissait pas d'éloges sur ce livre. Valdombre dans ses Pamphlets avait cru bon souligner en termes dithyrambiques le talent de l'auteur où il voyait réunis le message du régionalisme et l'art de Flaubert. D'autres critiques ont évoqué le rapprochement de Daudet ou de